

UN CONTINENT EST À

Entretien avec **Mickaël Elma**, plasticien.
Propos recueillis par Patricia de Bollivier

L'art et la politique, duo inévitable pour Mickaël Elma. Cet artiste réunionnais vivant à Marseille revendique son appartenance à une société « d'avant-garde », préfigurant un monde à venir, une société créole qui doit néanmoins se réaliser et se percevoir comme telle. C'est à ce titre que Mickaël Elma parle d'engagement, hors cadres, hors normes, obstiné à créer les images d'une réalité dont la société réunionnaise a été dépossédée.

DOSSIER

L'art a-t-il besoin de la politique ?

- Nous avons besoin des hommes politique, bien sûr, si eux se rendent compte qu'une société sans artistes est malade. Si le politique ne fait pas d'autodafé avec les œuvres des artistes, à la fin, ce sont eux qui existent plus que le politique. Si l'artiste est animé par ce feu intérieur, il sait que son œuvre restera pour les générations à venir. Pourquoi se passer des appuis que le politique pourrait apporter ? Mais s'il ne veut pas m'en apporter, ce n'est pas lui qui me fera mourir. J'existerai malgré lui.

Quel usage le pouvoir fait-il de l'art et des artistes ?

- Le politique a besoin de l'artiste. Un exemple : les États-Unis, jusqu'à l'entre-deux guerres, vivaient culturellement inféodés à l'Europe. Puis, il y a eu la seconde guerre mondiale. C'est à partir de là que ce pays affirme et décide d'un projet puisqu'il a désormais pleinement conscience de son *leadership*. Il s'agit de devenir le pôle culturel mondial. Au niveau des arts plastiques, un programme très précis est mis en place. Il faut lire à ce sujet : « *Comment New York vola l'idée d'art moderne à Paris* ». C'est un projet politique.

En France, le pouvoir politique, protecteur des créateurs est une longue tradition. Un homme politique qui veut avoir un destin national, lorsqu'il se situe dans la perspective historique, ne peut pas laisser tomber cet aspect des choses. Ici, il n'y a aucune tradition de ce type. Le

pouvoir politique est un pouvoir relatif à celui qui veut bien lui accorder Paris. L'attitude du politique face au culturel est relative à la définition de cette île. Si on se voit comme absolument français, on n'a pas besoin de créer une pareille tradition, parce que la production artistique métropolitaine peut apparaître comme suffisante. Mais si on se définit comme société autonome, on ne peut pas se passer d'un projet.

La politique d'assimilation, appliquée jusqu'à très récemment ici, n'a jamais fait émerger quoique ce soit qui affirme la réalité locale. Le seul espace qui nous était réservé, c'était le folklore, parce qu'il ne s'interroge pas sur les origines, l'histoire, l'assimilation. Ici il y a une histoire différente. Quiconque veut faire de la création ne peut pas ne pas être au fait de cette histoire. De même que toute ambition politique qui voudrait sortir La Réunion du marasme économique et social ne peut pas se passer de l'affirmation d'une culture locale forte. Parce que c'est la conscience de cet espace qui est en jeu.

Est-ce que ton art est politique ?

- Bien sûr. Être ouvert au maximum d'informations, se doter de moyens de discernement, c'est ça une attitude politique. Je ne vois pas d'autres façons d'être artiste. Je fais de l'art avec le Monde Diplomatique plutôt qu'avec l'histoire de l'art. Cela me permet d'avoir une position un peu plus juste, de mieux me déterminer par rapport aux sociétés et à une société particulière, celle de La Réunion.

> ENIR



Zimbabwe 1997

De quelle manière t'engages-tu ?

- Moi, je ne me soucie pas d'être un artiste d'avant-garde. Je revendique le fait d'être issu d'une société d'avant-garde, la société créole. La forme des sociétés créoles est nouvelle et c'est ce que les sociétés européennes sont en train de découvrir. La France n'est plus seulement un pays judéo-chrétien à majorité catholique. Aujourd'hui, elle rencontre des animistes avec les Africains, des musulmans, des bouddhistes avec les chinois... Je me dis qu'elle est en train de vivre ce que nous avons connu ici. C'est le monde qui vient vers nous en ce moment. Les créoles n'ont pas étudié pour construire un nouveau type de société, ils n'ont pas voulu inventer autre chose. Et bien, moi, je dis qu'on l'a inventée, cette société, qu'on l'invente. J'ai lu un texte extrait des travaux de Jules Hermann. Je pense qu'il s'est trompé, la Lémurie n'est pas passée, elle est à venir. Ce volcan qui est vivant et qui agrandit notre île : le continent est à venir. Toutes les grandes civilisations reposent sur des mythes. Jules Hermann a institué un mythe.

Cette idée d'une société créole conçue comme un modèle est loin d'être répandue...

- À La Réunion, la question de la créolité est le lieu de la fracture sociale... Il suffit de lire les courriers des lecteurs, de voir comment les gens se braquent sur cette question. Je recueille beaucoup plus d'approbation sur mon travail en Métropole, en général. Parce que j'apporte cette idée que la société créole est d'avant-garde. En réponse, je reçois souvent de l'étonnement, mais un étonnement heureux. Alors qu'ici, il y a tellement de gens qui ont honte de leur culture. J'ai rencontré un enseignant, un jour, qui m'a dit : « *Ou fé ankor bann' zafèr la, kas kréol é tou sa la ? Fé pas ton couillon don...!!* ». Je pense que ces enseignants habités par la honte de leur culture, n'ont pas fait qu'enseigner un programme donné. Ils ont aussi transmis, inconsciemment, leur regard, la honte. Ça s'exprime également dans la peur. Il y a tellement de gens qui ont peur d'être « largués » par la France. Cette peur repose sur quoi ? Sur rien du tout. Et cette peur se transmet.

Ton projet politique par rapport à ça ?

- Justement, quand je dis que j'ai pris conscience que la société créole était une société d'avant-garde, je pense aussi qu'elle ne s'est jamais vécue comme telle. Elle a toujours été assujettie, très obéissante. Cette forme d'assujettissement se fait par l'enseignement, les images, non seulement graphiques, picturales mais aussi mentales. Nous n'avons pas d'images qui nous renvoient à notre réalité, que ce soit d'une époque ultérieure ou d'aujourd'hui. Notre société s'est toujours comportée comme un enfant qui veut montrer à papa et maman comment elle sait bien faire sa ligne d'écriture. Qui ne veut pas prétendre écrire un roman que ses parents n'ont jamais écrit et qui pourrait les choquer. Quand j'affirme que nous sommes une société d'avant-garde, à la face du monde, pas seulement vis-à-vis des réunionnais, j'engage la société créole à sortir de cet assujettissement, à exister en tant que telle, par rapport à elle-même. Qu'elle ne se regarde plus comme sujet de qui que ce soit. Qu'elle dialogue d'égal à égal...

Il n'est pas donné à tout le monde de s'ouvrir à d'autres cultures. Ici, comme partout, c'est surtout la culture américaine, par les médias, qui domine...

- Ça crée des ravages, évidemment. C'est le grand problème de La Réunion. La question des images qu'on regarde, dont on se nourrit, et qu'on ne fabrique pas... On est expulsé de soi... Nous sommes comme une coquille vide et il y a un bernard-l'ermite qui habite dedans. Cette coquille va où le bernard-l'ermite décide de l'emmener.

Cette image est violente...

- Mais d'où vient-elle, cette violence ? De cette dépossession où nous sommes, nous-mêmes. ■